

Pêches en Polynésie française [I. Pêches et engins de pêche à Tahiti et aux îles Sous-le-Vent]

I. Pêches et engins de pêche à Tahiti et aux îles Sous-le-Vent

Charles Vernier

Citer ce document / Cite this document :

Vernier Charles. Pêches en Polynésie française [I. Pêches et engins de pêche à Tahiti et aux îles Sous-le-Vent]. In: Journal de la Société des océanistes, tome 3, 1947. pp. 5-11;

doi : 10.3406/jso.1947.1558

http://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1947_num_3_3_1558

Document généré le 14/06/2016

PÊCHES

EN POLYNÉSIE FRANÇAISE

I. PÊCHES ET ENGIN DE PÊCHE À TAHITI ET AUX ILES SOUS-LE-VENT.

Il ne sera question dans cette étude que des pêches — et engins de pêche — offrant un intérêt ethnologique, et telles que nous les avons vues pratiquer nous-même.

A. LA PÊCHE AU POÏTO (BOUÉE, BOBINE).

Cet instrument, assez primitif, et qui se perd rapidement en Océanie française, sert surtout à la pêche des mullets (*téhu*) qui viennent chercher à l'embouchure des rivières, dans des eaux mi-douces, mi-salées, les déchets que ces rivières déversent à la mer.



FIG. 1.

Bobine de bois léger sur laquelle est enroulé le fil; le tout est enduit d'une pâte-amorce dont sont saillies un ou deux hameçons.

Il consiste en un morceau de bois léger, très sec, de *Purau* (de la famille des hibiscus) taillé en cylindre de 8 à 10 centimètres de long et dont le diamètre (4 à 5 cm.) est légèrement aminci à son centre.

Sur cette bobine, le pêcheur enroule un fil de fibre de coco tressé de deux mètres environ, et terminé par un très petit hameçon qui dut être, jadis, une solide arête de poisson recourbée dans de la vapeur d'eau, et très acérée, mais que nous avons constaté être une épingle de laiton.

A cet hameçon a été fixé un appât sans prétention: une petite boulette de pâte de *uru* cuit (fruit de l'arbre à pain).

Cette opération terminée, le pêcheur enduit la bobine — sauf aux deux faces latérales — de cette même pâte de *uru*, et s'arrange pour ne pas enrober complètement le petit hameçon et son appât, sous le revêtement plastique. Une légère aspérité, bien visible, révèle son point précis, soit au centre, soit vers le bord. Parfois aussi, sur la même bobine, sont enroulés deux fils séparés, l'un des hameçons appâté faisant saillie dans la pâte, et l'autre pendant légèrement et librement dans la mer.

Le pêcheur, qui se tient sur la berge, à l'embouchure de la rivière, jette tout un lot de ces bobines ainsi préparées à 25 ou 30 mètres dans la zone des courants et contre-courants. Et il attend patiemment que les muets, au cours de leurs allées et venues, s'attaquent à ces petites bouées flottantes qu'ils poussent et font tourner à qui mieux mieux dans leur ardeur à grignoter la pâte de *uru*.

Mais voici qu'une bouée-bobine prend une direction bien caractérisée et file lentement, traînée par un remorqueur marin qui tire d'autant plus vite que l'hameçon lui laboure la bouche ou les entrailles. Sans se presser — pour ne pas éloigner trop loin les autres groupes de muets de leurs bobines respectives — le pêcheur avance dans la mer, à pied ou à la nage, et ramène bobine et poisson. Il réamorcera et empâtera à nouveau l'engin et le relancera dans le ressac.

Par une belle matinée, et par des vents alizés, les captures sont souvent très intéressantes.

B. LA PÊCHE AU PORÉHO (PORCELAINE) POUR DÉCELER LES PIEUVRES.

Les indigènes nous ont souvent fait remarquer que la pieuvre avait l'habitude de se nourrir de petits crabes de mer ou de petits coquillages, voire même de petites porcelaines dont elle avait soin d'amonceler les déchets multicolores à un même endroit, et, son repas achevé, de se retirer dans une cavité de corail assez proche du lieu du festin.

Aussi, quand, au matin, l'indigène veut chercher des pieuvres soit pour sa nourriture, soit pour appâter ses lignes de fond, il essaie d'abord de reconnaître dans le dédale et l'enchevêtrement des coraux, le petit tas de carapaces révélateur. Ce signe est facile à repérer tandis que les eaux transparentes de la mer ne sont pas encore agitées par les premiers souffles de l'alizé; mais il arrive souvent que les vents étant trop forts, et, par suite, la mer trop agitée, il soit difficile de le reconnaître. N'importe! qu'il ait ou non trouvé le signe qu'il cherche, l'indigène va

maintenant se servir du *Porého* pour déceler la pieuvre et l'obliger à sortir de la cavité d'où elle suit les travaux d'approche du pêcheur, bien que l'œil de celui-ci ne la discerne pas encore, à cause d'un phénomène bien connu de mimétisme.

Le *Porého* consiste en une baguette de bois arrondie, de 1 à 1 cm 1/2 d'épaisseur et de 0 m. 30 de long. Dans la partie antérieure et tout autour de la baguette, sont attachés les uns aux autres, et se superposant sans ordre rigoureux, des morceaux de véritables porcelaines et de coquillages de mer, aux colorations variées. Le tout finit par avoir la forme et la grosseur d'une véritable porcelaine.

L'indigène, debout dans sa pirogue, tient de la main gauche le cordon (1 m. 50 environ) auquel est attaché le *porého* et l'agite, entre les deux caux, dans le voisinage des reliefs du repas de la pieuvre, ou — en cas d'insuccès — un peu partout, sur les hauts-fonds de corail. Il tient de la main droite un bâton de un mètre environ auquel est solidement fixé un gros hameçon.

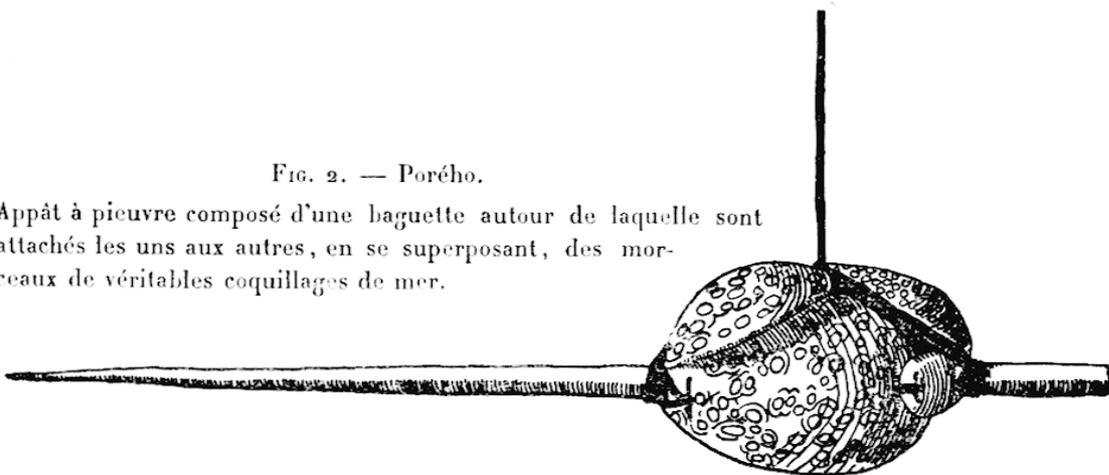
La pieuvre, attirée par cet appareil mouvant et qu'on dirait vivant, ne tarde pas à sortir de son repaire. Les tentacules commencent à apparaître — par mouvements progressifs — à l'orée du trou, et ils prennent les tons du milieu ambiant. La bête enfin s'élançe, allongée comme une quenouille, vers son objectif que le pêcheur élève prudemment pour ne pas le lui laisser saisir.

Avant même qu'elle n'ait atteint le *Porého*, elle est crochetée d'un vigoureux coup de main, et amenée dans la pirogue où elle est assommée, tandis que, jetant son encre, elle passe par toute une gamme de couleurs dont la dernière se fixe autour du gris de marbre.

Nous n'avons jamais remarqué qu'un rite quelconque — vestige du

FIG. 2. — Porého.

Appât à pieuvre composé d'une baguette autour de laquelle sont attachés les uns aux autres, en se superposant, des morceaux de véritables coquillages de mer.



passé — accompagnât l'usage du *Porého* dans les Iles de la Société. Il en va peut-être autrement ailleurs, dans d'autres parties de la Polynésie, voire même en Mélanésie; mais, à la vérité, nos investigations à ce sujet sont toujours restées négatives.

C. PÊCHE AUX MULETS DE HAUTE-MER (TAUTAÏ-PARÉHÉ)
DANS L'ÎLE DE MAUPITI (OCÉANIE).

De toutes les pêches que nous avons observées en Polynésie, celle-ci est sans doute l'une des plus intéressantes au point de vue ethnologique. Elle ne se pratique, à notre connaissance, que dans l'île de Maupiti — anciennement Maurua — du groupe des îles Sous-le-Vent, à 55 kilomètres au sud-ouest de Bora-Bora.

Cette île volcanique est entourée d'une ceinture de récifs dont la seule solution de continuité constitue la passe, d'ailleurs peu profonde et souvent agitée, située au S.-E. de l'île. Dans le vaste plan d'eau intérieur se succèdent soit des îlots, couverts d'une végétation commune aux atolls (cocotiers, mikimiki, tafano), soit des hauts-fonds de corail ou de sable, soit également des eaux profondes d'une grande transparence (*laïlea*) et souvent en mouvement suivant les courants d'entrée ou de sortie (*opape*).

Pour rendre possible la pêche très spéciale qui nous occupe, il faut qu'une forte houle du sud, produite par plusieurs jours de vent du sud (*maraamu* ou *maraaï*) pénètre avec force et sans interruption dans le chenal et fasse monter peu à peu l'étiage de la mer intérieure, de façon que le récif protecteur soit recouvert, à certains points où il s'infléchit légèrement, par un courant de sortie qui trouve là sa voie vers la haute mer.

Ces petites passes-soupapes ou déversoirs sont situées au nord-nord-ouest de l'île, près de l'extrémité des deux plus grands îlots, à quatre ou cinq cents mètres de la terre.

Disons aussi qu'à 200 ou 250 mètres de ces déversoirs, à mi-distance de l'île, se succèdent, très près les unes des autres, des petites tables coralligènes de 5 à 6 mètres de long sur 2 à 4 mètres de large, et à peine élevées au-dessus du niveau de la mer (0 m. 50). C'est sur une ou deux de ces tables, et à l'angle orienté vers les passes-soupapes, que se jouera le sort des mulets de haute mer qu'il s'agit d'y attirer pour les pêcher.

Au village de Maupiti, les indigènes, avertis depuis plusieurs jours par les conditions météorologiques favorables, ont les yeux bien souvent tournés vers les déversoirs, attendant patiemment le moment où ils laisseront passer le courant de sortie. Entre temps, les membres

d'une même famille, ou des groupes de pêcheurs, préparent leurs engins, c'est-à-dire un fil très fin, en fibre de coco tressée de 0 m. 50 de longueur, à un bout duquel ils fixent un petit hameçon de nacre ambrée de leur fabrication. L'autre extrémité du fil est attachée à une très courte baguette de bois dur de 0 m. 70 de longueur.

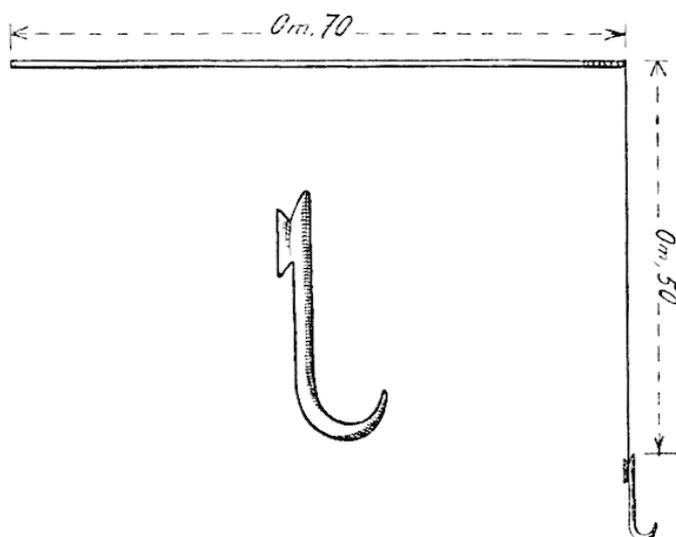


FIG. 3.

Engin destiné à la pêche au mullet. Il est composé d'un hameçon en nacre ambrée — de fabrication indigène — suspendu à un fil en fibre de coco tressée, d'environ 50 cm. de longueur, attaché à une très courte baguette de bois dur.

Entre temps également, chaque groupe de pêcheurs s'est entendu avec son *tahua* (prêtre, sorcier, maître de pêche) dont le rôle sera primordial dans le succès de la partie. Tout le monde en effet n'est pas *tahua* à Maupiti; cette fonction est l'apanage de quelques vieux connaisseurs, experts dans l'art quasi-magique d'amener par delà la haute mer, par les déversoirs, ces splendides poissons argentés (de 30 à 40 cm. de longueur) jusqu'à leurs pieds, c'est-à-dire jusqu'à l'angle de la table où ils se seront juchés. C'est de cet angle qu'ils *apprivoiseront* des bancs entiers de mullets et qu'à un moment précis, ils les livreront, par une formule rituelle, au groupe des pêcheurs serrés contre eux et prêts à entrer en scène avec leurs petites lignes.



Mais voici que la nouvelle circule de bouche en bouche dans les cases : le courant franchit désormais les déversoirs. Bientôt un premier groupe de pêcheurs prend la mer en pirogue, avec son *tahua*. Tandis que ce dernier est déposé sur la table qu'il a choisie, l'équipe poursuit sa course jusqu'au grand îlot où elle ramasse une abondante récolte de gros bernard-l'ermite rouges, cachés parmi les déchets de toutes sortes qui s'accumulent et pourrissent sur ces îlots. Ces bernard-

l'ermite sont rapidement séparés de leur coquille et apportés par les pêcheurs sur la table où ils en font une pâte avec des pilons *ad hoc*, à quelque distance du tahua. Ces pilons ont tellement travaillé en cet endroit consacré qu'ils ont profondément entamé la roche calcaire.

La pâte rougeâtre ainsi faite est disposée dans une demi-calebasse (ou autre grand récipient), puis présentée au tahua qui va maintenant entrer en scène. Observons-le :

Accroupi sur l'angle de la table, il commence par diluer cette pâte dans plus ou moins d'eau de mer pour la rendre plus fluide. Il en met aussi dans la bouche — une pleine bouche — pour la diluer dans sa salive. Et, lentement, à intervalles réguliers, il jette de la main droite un peu ou beaucoup de cette pâte liquide dans le courant qui se dirige vers les récifs.

Ses yeux, et ceux de tout le groupe, scrutent les déversoirs, là-bas à 200 mètres. Rien ne vient encore; mais la patience de ces indigènes va bientôt être récompensée. L'un d'eux, ou tous à la fois, ont poussé un cri : *Terâ !* les voilà ! En effet, ils ont aperçu de violents remous dans les petites passes. Aussitôt le tahua d'accélérer légèrement le mouvement, tout en crachant peu à peu la pâte qu'il a dans la bouche.

Un temps encore, et les déversoirs sont de plus en plus agités par les poissons qui entrent nombreux, très nombreux, avançant vers la source de cet appât irrésistible.

Le Tahua qui les *sent* venir avant de les contempler, parle tout bas. Il a déjà recommandé le silence et l'immobilité absolue; mais on l'entend aussi converser avec le poisson et l'inviter à s'approcher. Et, en effet, les voici, arrivant d'abord en petits groupes, nageant de-ci, de-là, dans une grande agitation, et s'approchant prudemment de l'angle de la table, tandis que la bouche du tahua « crachotte » toujours et que sa main, à moitié dissimulée contre la roche, continue à semer l'appât liquide de plus en plus convoité.

Ils sont là maintenant, dans leurs variétés, leurs reflets argentés, leurs airs de petits squales, à moins d'un mètre de la table, sur un fond d'à peine un mètre, ces centaines de mulets, nageant et se pressant en tous sens, se poussant les uns les autres, leurs petites bouches rondes ouvertes, au ras de la mer, cherchant et « gobant » cette nourriture de prédilection, si parcimonieusement donnée, semblent-ils dire.

Mais voici que, soudain, le tahua a *projeté vers les poissons son avant-bras; c'est le premier test !* Aussitôt tous ces mulets, dans un réflexe qui se traduit par un retrait instantané dans un clapotis écumant, de se précipiter tous ensemble vers les déversoirs... mais sans les atteindre, car, le courant qui les entraîne leur apporte encore et

toujours l'appât irrésistible. En sorte que, peu à peu, ils rebroussement chemin et s'approchent à nouveau de la table fatale, oubliant, semble-t-il, la peur qui, quelques instants auparavant, les en éloignait si vite.

Second test du tahua !... Les poissons ont bien fait mine de repartir, mais moins précipitamment et moins loin. En effet, les voilà revenant pour la seconde fois.

Au troisième test, ils ne s'éloignent plus, leur faim, ou plutôt leur gourmandise inassouvie les rendant insensibles aux mouvements des pêcheurs. C'est alors que le tahua a lancé le mot attendu de tous : *Ua hâni !*... terme ancien qui a disparu du langage courant dans les Iles de la Société, mais qui est encore employé aux Iles Marquises et qui veut dire : *être apprivoisé, être habitué à...*, et ici : *Ils sont désormais apprivoisés ! Ils sont grisés !*

En effet, ces centaines de poissons sont tellement habitués à ce groupe d'humains, debout, serrés contre le tahua, que ceux-ci peuvent désormais, sans aucune précaution, faire courir lentement leurs hameçons de naere sur le courant, au-dessus de ces poissons grouillants et en quête d'appât. Dans leur excitation et leur aveuglement, ils saisissent les hameçons ambrés qu'ils confondent avec la pâte dorée. Et c'est alors une récolte rapide. Ces pauvres mulets volent en l'air les uns après les autres ou en même temps, sans arrêt, et retombent lourdement en arrière, sur la table où des enfants s'empressent de les saisir et de les mettre en sac, sans pouvoir en empêcher beaucoup de retomber à la mer.

La pêche se termine quelques instants après soit que l'appât ait été épuisé, soit que les poissons, repus, reprennent le chemin du large, sans retour pour ceux-là !

Quant aux pêcheurs, ils reprennent, eux aussi, leur pirogue et rentrent au village en soufflant dans une conque marine deux notes dont l'une est à l'octave de l'autre, ou en poussant des cris aigus et scandés qui en disent long à celles qui attendent et vont préparer le *iâ ota* (poisson cru).

Quand, du haut de la table, un pêcheur européen contemple cette masse de poissons quasi apprivoisés et à une si petite distance, l'idée lui vient naturellement d'un magnifique coup d'épervier, ou d'un coup de filet. Mais ce serait la ruine définitive de cette pêche si originale, aux dires des indigènes de Maupiti. Aussi tiennent-ils à conserver jalousement le caractère ancestral de cette pêche dont tous profitent depuis si longtemps.

Pasteur CHARLES VERNIER.

Ancien Missionnaire aux Iles Sous-le-Vent.